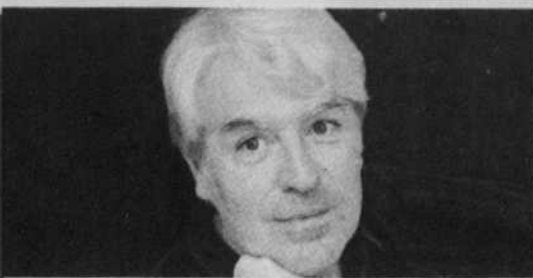




EN APARTÉ
L'œil de Guy Borremans
Page F 2



LITTÉRATURE
Gilles Leroy, Goncourt en vue
Page F 5

CAHIER **F**

LES LIVRES

Gabrielle Roy et le piège continental

MICHEL LAPIERRE

A lors qu'elle réalise un reportage sur l'Abitibi au début des années 40, un fait saisit Gabrielle Roy (1909-1983) et surprend sans doute les lecteurs du mensuel québécois proche du Parti libéral, le *Bulletin des agriculteurs*, pour lequel elle travaille. La journaliste se rend compte que, dans l'*«étatisme de la colonisation»*, on a inconsciemment «emprunté beaucoup aux Soviets».

Pour rassurer les bien-pensants, elle s'empresse de préciser que l'on a malgré tout «respecté le droit à la propriété». Les villages abitibiens, où se cachent, selon elle, la «moelle des humbles» et la «tourbe des tenaces», l'étonnent par leur caractère inédit. «Neufs, arrogants, juge-t-elle, mais colorés, mais bizarres, mais vivants! De vrais bourgs d'Amérique.»

On le sent: les reportages de Gabrielle Roy, Franco-Manitobaine qui a choisi de s'installer définitivement au Québec, ont une indéniable valeur littéraire. Ils annoncent ses romans, en particulier *Bonheur d'occasion* (1945) et *Alexandre Chenevert* (1954), qui ont, par l'admirable construction des intrigues, changé le visage de la littérature québécoise.

Même si Gabrielle Roy considérait ces textes journalistiques comme de simples écrits de jeunesse qui, en général, ne méritaient pas de passer à la postérité, l'histoire littéraire exigeait de les révéler. Antoine Boisclair et François Ricard l'ont compris en rassemblant vingt-huit des articles méconnus dans une édition soignée.

Le recueil *Heureux les nomades et autres reportages (1940-1945)* emprunte le beau titre d'un texte de la journaliste sur les Montagnais de la Côte-Nord. Il constitue

le dixième volume des «Cahiers Gabrielle-Roy», une collection dirigée par Ricard, biographe par excellence de la romancière, et destinée à faire connaître des inédits et l'exégèse de l'œuvre.

Que ce soient les colons de l'Abitibi et du Saguenay, les immigrants disparates dans son Manitoba natal, le Montréal bilingue et cosmopolite ou encore les Canadiens français établis dans les Cantons-de-l'Est au passé anglo-saxon, la complexité nord-américaine et l'errance fascinent la

«Le jeune Canadien français né dans l'Ouest parle quelquefois l'anglais tout aussi bien que le français, sinon mieux»

reportrice. Gabrielle Roy aime le bouillonnement perpétuel.

«Oui, ce sont les mécontents, les révoltés, les rêveurs, les aventuriers, les va-nu-pieds qui ont donné sa force au Nouveau Monde», explique-t-elle avec un enthousiasme et un optimisme démocratiques dignes de Whitman. Hélas, son culte de la fraternité continentale n'exclut pas la naïveté!

Idéalisme

Elle trouve que le Canadien français de l'ouest du pays «est déjà plus mystique» si on le compare à «son frère du Québec». Pourquoi donc?

«Ses yeux sont ouverts à l'immensité du Canada», affirme-t-elle sans ambages. Pour Gabrielle Roy, il renoue mieux que son compatriote de la vieille province de l'Est avec «ses ancêtres pionniers».

Inspiré d'une épopée convenue, un idéalisme aussi tendancieux que candide permet à la reportrice d'échapper avec une rare élégance la menace de l'assimilation. Incroyablement discrète, Gabrielle Roy écrit: «Le jeune Canadien français né dans l'Ouest parle quelquefois l'anglais tout aussi bien que le français, sinon mieux.»

Quand elle soutient qu'«avoir obligé leurs enfants à apprendre l'anglais» est peut-être «le plus

VOIR PAGE F 2: ROY



Entrevue avec Mazarine Pingeot

Entre mère et monstre

DANIELLE LAURIN

C'est une histoire sordide, monstrueuse. Une femme tue son bébé et cache le cadavre dans le congélateur de la maison. À l'insu de son mari, qui ne savait même pas qu'elle était enceinte. C'est un roman signé Mazarine Pingeot. Un roman qui fait scandale en France.

Pourquoi? L'année dernière, un fait divers a passionné les Français. L'affaire Courjault, dite «affaire des bébés congelés». Une femme, Véronique Courjault, a avoué avoir tué trois de ses bébés, dont deux ont été retrouvés dans un congélateur. Quant à son mari, il a nié avoir été au courant de quoi que ce soit.

Avant même la parution du roman cet automne, l'entourage de Véronique Courjault, détenue en prison, a réagi. Comment Mazarine Pingeot s'arrogeait-elle le droit, dans son livre *Le Cimetière des poupées*, d'écrire sur cette histoire... alors que le procès n'avait pas encore eu lieu! Une pétition a circulé durant l'été, afin d'empêcher la sortie du livre. En vain.

L'auteure, de son côté, n'a jamais nié avoir puisé dans l'affaire Cour-

jault... jusqu'à un certain point: «Cette histoire a été un déclic. Mais j'ai refusé de me documenter. Je n'ai pas cherché à rencontrer la mère. Je n'ai pas tenté de comprendre ce qui s'était passé pour vrai.»

Quant à l'image du bébé enfoui dans le congélateur: «Ça me fascinait. Le congélateur maintient en vie, d'une certaine manière. Tout en tuant. Et cette mère-là, toute-puissante dans mon livre, s'arroge le pouvoir de donner la mort, comme on donne la vie.»

Dans les faits, pas la moindre allusion, dans *Le Cimetière des poupées*, aux protagonistes réels de la tragédie. Aucune référence directe à l'affaire Courjault. Le livre se lit comme une longue lettre, où la meurtrière, derrière les barreaux, tente d'expliquer son geste à son mari. Et de prendre sa revanche sur lui.

Ce faisant, on entre dans la logique interne de cette femme, de sa folie. De sa relation sadomasochiste avec son mari, aussi. On assiste, à rebours, au déroulement de sa vie

après de cet homme manipulateur et violent, qu'elle craignait, et duquel elle voulait en quelque sorte protéger son nouveau-né.

Coupable

On comprend aussi que l'engrenage de la violence remonte pour elle à l'enfance. «Petite déjà je savais que j'étais coupable», écrit-elle. *Cet acte-là, qui vous horrifie tous, n'est que la conséquence de ma culpabilité.*

Bref, pas de quoi fouetter un chat, pour l'écrivaine de 32 ans, enceinte de son deuxième enfant: «J'ai écrit un roman, pas une enquête. J'ai tenté de mettre des mots sur l'infanticide, qui représente le crime le plus incompréhensible, le plus fou, le plus démentiel qui soit. Surtout quand on est mère soi-même.»

Pour elle, «écrire sur l'infanticide est une manière de mettre à distance cette possibilité, de l'éloigner. C'est une façon d'évacuer l'horreur.»

Ainsi parle Mazarine Pingeot, rencontrée à Paris cet été. Juste

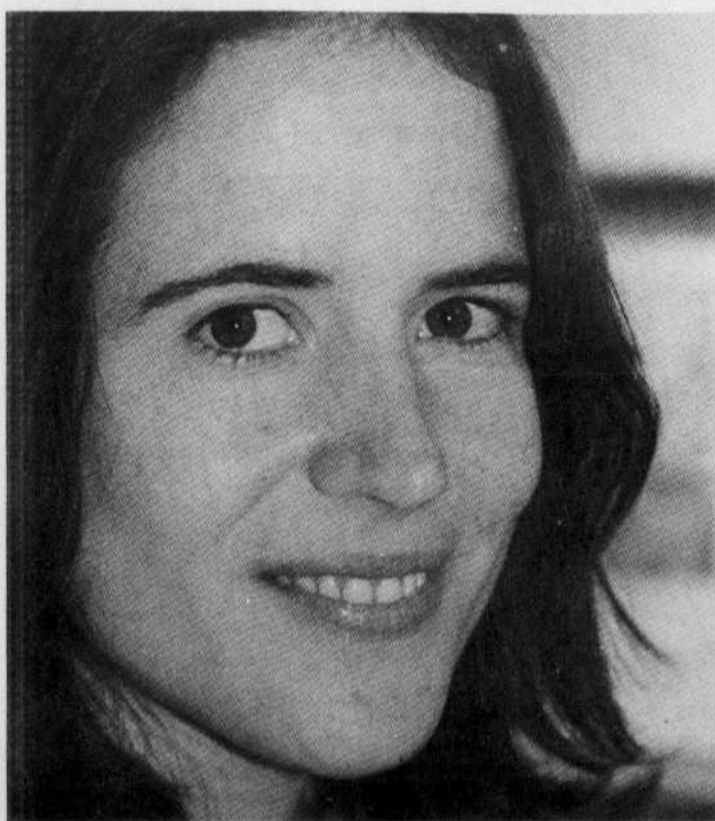
avant que la machine médiatique ne se mette en branle. Certains journaux allant jusqu'à affirmer que «la déjà très célèbre fille de François Mitterrand» trouve avec ce roman «un surcroît de publicité».

L'éditeur du roman, Julliard, est monté aux barricades. Affirmant haut et fort ceci: «Au nom du principe de la liberté d'expression, Mazarine Pingeot, comme tous les écrivains, a le droit de s'emparer d'un événement qui l'a particulièrement touchée et d'imaginer à travers une histoire totalement inventée, et en créant des personnages de pure fiction, de sonder les ressorts et les mystères de l'âme humaine.»

Il faut dire que son livre précédent, son quatrième, *Bouche cousue*, vendu à plus de 200 000 exemplaires, était autobiographique. L'auteure revenait sur son enfance secrète comme fille illégitime de l'ex-président français. «J'ai mis beaucoup de temps à écrire là-dessus parce que ça me fait sautiller, confie-t-elle deux ans plus tard. Je n'avais pas envie de répondre à l'attente des gens.»

C'est sa première grossesse qui a tout déclenché. «Tout à coup, je

VOIR PAGE F 2: PINGEOT



STÉPHANE SAKUTIN AFP

LIVRES

EN APARTÉ

Borremans, hors de l'ombre



Jean-François Nadeau

Chaque jour, depuis le décès de sa femme, le photographe Guy Borremans parcourt le même trajet à pied, dans les paysages de Sutton, accompagné par son chien.

A chacune de ses sorties quotidiennes, un petit appareil numérique ultra-compact lui permet de réaliser une vingtaine de clichés. Le même espace est ainsi sans cesse revisité par un œil aguerri à toutes les lumières par cinquante ans de pratique de la photographie. «C'est un projet très différent de ceux que j'ai réalisés par le passé, beaucoup plus près de la nature, évidemment. Je vois — et j'entends montrer — que tout change autour de nous, près de nous...»

Le photographe Edward Steichen, à la fin de sa vie, s'intéressait sans cesse aux mêmes arbres, près de sa propriété au Connecticut, convaincu qu'ils évoquaient, au cœur des saisons, dans leurs mouvements lents et amples, l'expression complète du souffle de la vie qui vient et passe. Comme d'autres photographes encore, dont Paul Strand et Edward Weston, Guy Borremans semble lui aussi avoir fait d'une certaine proximité retrouvée avec la nature son dernier terrain d'explorations fertiles. «Il est vrai qu'on manque parfois de cette activité de la ville en région, mais pour l'essentiel je me suis permis de découvrir autre chose.»

«La photographie a toujours été l'expression d'un mouvement de la vie. Elle a toujours été en mouvement

elle-même. Mais tout le monde prend tellement de photos aujourd'hui qu'on semble désormais incapable de prêter de la valeur et du sens aux images», explique Borremans au téléphone.

Contre la course aux apparences

En cette ère du soupçon, nous avons quitté depuis un moment le monde où l'écrit et son rôle agissant étaient valorisés sur la place publique comme les garants de nos relations entre citoyens. Notre monde apparaît de plus en plus tel un espace fictif, dématérialisé, troublant et tremblant, qui s'accroche aux surfaces des images au point où il n'est même plus capable de les lire et de les apprécier. Peut-être est-ce en partie à force d'en ingurgiter autant, de gré ou de force?

Les photographes, les vrais, peuvent-ils nous aider à mieux voir, dire, nommer et juger cette course aux apparences qui se superpose de plus en plus aux mots? Peut-être que oui, après tout. Sous ce rapport, et sous bien d'autres encore, le témoignage d'un photographe tel Guy Borremans apparaît d'emblée précieux, très précieux même, pour comprendre un monde où l'image se multiplie au point de ne plus savoir quoi en faire.

Vient de paraître, aux Éditions Varia, un petit essai consacré à Borremans. Un étudiant en histoire de l'art, Sébastien Hudon, a d'abord passé plusieurs jours chez le photographe afin de l'aider à classer au mieux ses 250 000 négatifs ainsi que ses tirages. Au fil de cette rencontre privilégiée, Hudon a compris qu'il fallait témoigner de l'importance de cet artiste grâce à un livre. Bien vu.

Borremans n'est pas que photographe. Né en Belgique, arrivé au Québec en 1951, il est une sorte d'ombre qui flotte depuis cinquante ans sur un large pan de la culture québécoise. Au milieu des années 1950, lié à Claude Gauvreau, il gravite de près autour



© GUY BORREMANS

Oaxaca, Mexique. Laure l'an 2000. Photographie de Guy Borremans.

des automatistes et du milieu des arts non figuratifs. Marié à la comédienne Luce Guilbault, correspondant pour Paris Match, il se retrouve sur nombre de pla-

teaux de tournage, à titre de caméraman, de photographe ou de producteur. À l'ONF, il est entre autres derrière la caméra des *Bûcherons de la Manouane* et de *Golden Gloves*. Il travaille aussi avec Hubert Aquin. On le trouve, encore récemment, sur les scènes mont-réalisées de la danse contemporaine où son art, tout en mouvements et en finesse, traduit au mieux l'univers des danseurs. Professeur, critique, Borremans est un peu partout, souvent dans l'ombre, à offrir sa lumière. C'est là qu'il faut le chercher, derrière ses apparences, patiemment.

Mais devant une vie aux ramifications si nombreuses, on se demande pourquoi Sébastien Hudon n'a pas senti le besoin de plonger plus à fond dans l'univers de son sujet plutôt que de simplement l'effleurer dans une mince plaquette habillée surtout de manières trop scolaires. Peut-être fera-t-il mieux plus tard à partir de cette riche matière? Il faut l'espérer. Ce livre, si imparfait soit-il, constitue à tout le moins un point de départ pour visiter la vie et l'œuvre d'un artiste accompli.

En attendant mieux, il faut néanmoins regretter aussi, et avec plus de sévérité cette fois, le travail décent de l'éditeur tant *Une saison chez Guy Borremans* apparaît mal conçu: impression grossière, mise en page d'amateur, travail d'édition sommaire. C'est d'autant plus navrant que même les photos de Borremans souffrent de ce manque d'attention: des trames trop visibles gâchent complètement la douceur des tirages noir et blanc du photographe. L'éditeur aurait très certainement avantage à s'appuyer au plus vite sur des gens capables de lui offrir des avis techniques qui lui éviteraient des ratés pareils, incongrus à l'heure où la photographie prend l'allure d'une mosaïque qui couvre le monde de ses illusions, pour le meilleur et pour le pire.

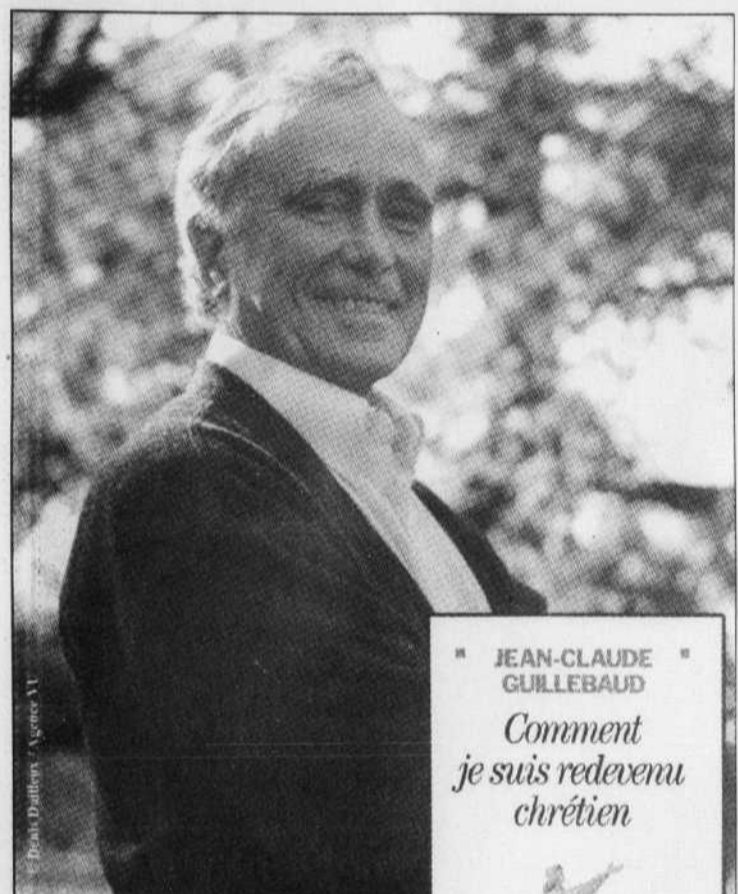
jfnadeau@ledevoir.com

PINGEOT

SUITE DE LA PAGE F 1

me suis dit que je n'avais pas le droit

de m'interdire de travailler sur mon matériau vécu. Après tout, les écrivains s'autorisent tous à le faire. Et



JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD
Comment je suis redevenu chrétien



«Ce livre sincère et pudique est un beau feu de joie. Qui montre que croire ne signifie pas renoncer à comprendre. Au contraire.»

Le Nouvel Observateur

5 à 7 au Centre Paulines

Rencontre-échange avec J.-Cl. Guillebaud

Mardi 16 octobre 2007

2653 Masson (2e), Montréal

Réservation SVP: (514) 849-3585

Conférence publique

Comment je suis redevenu chrétien

Mercredi 17 octobre 2007

à 19h30

(Contribution volontaire)

Église St-Albert-le-Grand des Dominicains

2715 Chemin de la Côte Ste-Catherine

Tél. (514) 739-3223 p. 323

Cours

La crise actuelle :

une chance pour le christianisme

19, 20 et 26, 27 octobre 2007

(vendredis : 18h30 à 21h / samedis : 9h à 15h30)

Institut de pastorale des Dominicains

2715 Chemin de la Côte Ste-Catherine

Tél. (514) 739-3223 p. 323

Albin Michel

Paulines LIBRAIRIE

INSTITUT DE PASTORALE DES DOMINICAINS Centre de formation théologique

comme j'attendais un enfant, j'avais besoin de clarifier mon histoire, pour établir une sorte de filiation. Pour faire place nette, pour la suite.»

Résultat: «Bouche cousue m'a libérée de mon histoire. C'est un tournant dans ma démarche littéraire. Le fait de m'être autorisé à parler de moi m'a libérée, a libéré mon écriture.» Elle ajoute: «Maintenant, je ne peux pas imaginer ma vie sans écrire.»

Tant pis, dit-elle, si on continue à parler d'elle comme de la fille de son père. «Je suis très fière d'être la fille de mon père. Même si ça phagocyte un peu le regard qu'on peut porter sur mes livres et que ça m'empêche d'avoir une vraie reconnaissance littéraire.»

Mazarine Pingeot n'avait pas lu, bien sûr, à ce moment-là, les critiques sur *Le Cimetière des poupées*. Qui, sauf exception, lui rentrent dedans.

Le magazine *Le Point* parle bien d'un livre qui «saisit par sa qualité médiumnique, sa façon de représenter l'irreprésentable». Mais *L'Express* qualifie l'ouvrage de «scolaire et ampoulé». Tandis que *Le Figaro* le traite de «fictionnette gonflée au bric-à-brac freudien».

À vous de juger, maintenant.

Collaboratrice du Devoir

LE CIMETIÈRE DES POUPÉES

Mazarine Pingeot
Julliard
Paris, 2007, 158 pages

EN BREF

Doris Lessing, Prix Nobel de littérature

La romancière Doris Lessing a remporté cette semaine le prix Nobel de littérature, à près de 88 ans. Cette femme rebelle et combative, qui s'est mêlée à toutes les causes, est restée farouchement indépendante. Elle vient de faire paraître en français un dernier roman, *Un enfant de l'amour*, qui a pour thème la désillusion. On peut trouver plus d'info sur la romancière sur le site www.dorislessing.org.

- Le Devoir

L'impasse de la voiture

Le jeudi 18 octobre, à la librairie Olivieri, rue Côte-des-Neiges, à Montréal, se tiendra un débat public sur le livre *Cul de sac, l'impasse de la voiture en milieu urbain*, publié chez Hélio tropé par Martin Blanchard et Christian Nadeau. Le débat sera suivi du lancement du livre. - Le Devoir

Découvrir le patrimoine de l'imprimerie

Du 24 au 28 octobre se tiendra une semaine d'activités sur le patrimoine montréalais de l'impre-



KIERAN DOHERTY REUTERS

Doris Lessing

merie, parrainée par le comédien et éditeur Martin Larocque. Cet événement est organisé en collaboration avec le Petit Musée de l'impression et le Musée de la personne. Le grand public y sera notamment invité à visiter l'imprimerie Lovell Litho & publications, fondée en 1935 par John Lovell dans le Vieux-Montréal. On vise aussi à faire comprendre au public l'évolution des techniques de l'imprimerie, des plus anciennes aux plus modernes. L'Autre Montréal propose également un circuit pédestre autour des premières imprimeries de Montréal. Pour plus d'information sur les horaires des visites, consultez le site www.mu-seedelapersonne.com. - Le Devoir

ROY

SUITE DE LA PAGE F 1

grand bien qu'on ait fait» dans les Prairies aux descendants des pionniers de la Nouvelle-France, artisans pathétiques d'un bilinguisme collectif qui lui semble éternel, on la prend en pitié. Lorsqu'elle oppose, à l'instar de certaines élites anglo-saxonnes, le raffinement français, à la rusticité québécoise, on se pose de sérieuses questions.

Dans une chapelle catholique de l'Ouest où les Canadiens français côtoient des Polonais et des Ukrainiens, la reportrice d'origine manitobaine se félicite de constater que le prêtre francophone parle «un anglais trébuchant» pour se faire comprendre de tous. «Cela, ce n'est plus du Québec, mais c'est bien de la France sympathique et courtoise», conclut-elle en exprimant à l'égard de la province qui a vu naître ses parents un mépris très subtil mais réel.

En 1967, Gabrielle Roy, admiratrice de la vieille France symbolique et du Canada bilingue, aura le choc de sa vie lorsque le général de Gaulle criera: «Vive le Québec libre!» Elle fera sur-le-champ la seule déclaration politique qu'on lui connaisse. «Je proteste», écrira-t-elle à la Presse canadienne, contre la leçon que le Général de Gaulle prétend donner à notre pays.»

Le continentalisme nord-américain le plus mystique cache parfois l'esprit de clocher le plus déplorable.

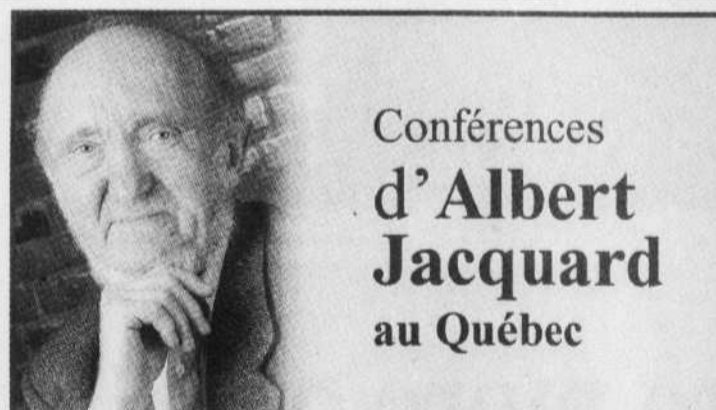
Collaborateur du Devoir

HEUREUX LES NOMADES

Gabrielle Roy

Boréal

Montréal, 2007, 446 pages



Conférences d'Albert Jacquard au Québec

Mercredi 17 octobre, 19h30

Partageons nos regards sur nous et notre planète
Académie Les Estacades, Trois-Rivières

Jeudi 18 octobre, 19h30

L'École: privilégier aujourd'hui ou construire l'avenir?
École secondaire Les Chutes, Shawinigan

Vendredi 19 octobre, 19h30

Immigration, religions et convictions
Cégep de St-Laurent, Montréal

Samedi 20 octobre, 19h30

Partageons nos regards sur nous et notre planète
École Nicolas-Gatineau, Gatineau

BILLETS EN VENTE

Par Internet à :
www.albertjacquard.com
et chez certains librairesRenseignements supplémentaires
www.AlbertJacquard.info
819 595-1334

Stock

L'Édition

Série de la Place des Arts

Le Studio littéraire

Un espace pour les mots

Lundi 29 octobre 2007 • 19h30

L'amant de Lady Chatterley
Lu par James Hyndman

James Hyndman est de retour au Studio littéraire avec le roman *L'amant de Lady Chatterley* de D. H. Lawrence. Il prête sa voix à l'écriture unique de Lawrence, au mélange inimitable de naturalisme et de puissance lyrique de ce roman qui rend compte de toute la force et de tout le mystère du corps et de ses élans.

À la Cinquième Salle de la Place des Arts

Coproduction

Les Captures de mots

Ab Place des Arts

Entrée : 15 \$ • Étudiants : 10 \$

* Taxes comprises

(514) 842-2112

laplacedesarts.com

LITTÉRATURE

Marie Laberge, détective de l'âme



Danielle Laurin

Un premier polar pour Marie Laberge. Un polar, oui, vraiment. Avec meurtres en série, suspense, enquête en bonne et due forme, et tout. Mais le demi-million de lecteurs du *Gout du bonheur* s'y reconnaîtra. De même que tous ceux — celles? — qui suivent l'auteure depuis ses débuts.

La fibre sensible. Et la fibre animale. La plongée dans les sentiments mêlés. La détresse. La noirceur, la cruauté, la manipulation, la perversion, la folie. L'amour déçu et l'amour plein, total. Les mères qui aiment trop, et mal. Les pères qui se sentent coupables. Tout y est. Tout est là.

Tout ce qui a fait le succès de la dramaturge, mais surtout de la romancière, se retrouve dans *Sans rien ni personne*. Même genre de montée dramatique, qui se déploie avec lyrisme, même genre de fin ou tout finit par s'expliquer, ou presque. Affirmé comme jamais, le style Marie Laberge.

Avec, au détour, des points de légèreté, d'humour. Surtout quand les deux enquêteurs de l'histoire s'affrontent. D'abord parce que le tandem forcé est composé d'un homme et d'une femme. Lui est français; elle, québécoise. Pas du tout les mêmes codes, pas du tout sur la même longueur d'onde, quoi.

Ce qui les unit? Le désir d'éclaircir un meurtre commis il y a 35 ans. Celui d'une jeune femme, retrouvée éventrée avec son nouveau-né près d'elle, à Montréal. Une jeune Française. D'où le tandem franco-québécois.

C'est le père de la victime qui s'acharne, en fait. Qui revient à la charge, depuis des années. Obsédé, le vieil homme. Et là, comme il vient d'apprendre qu'il est atteint d'un cancer, qu'il va mourir bientôt, il ne peut se résoudre à laisser derrière lui ce crime non élucidé.

Il a une piste. Une toute petite piste, à laquelle il s'accroche. Et à partir de laquelle les deux enquêteurs vont tenter de remonter la filière. Contre vents et marées, malgré le temps écoulé, et l'indifférence généralisée.

L'action commence donc à Paris, aujourd'hui. Où vit le père. Puis se poursuit à Montréal, où le meurtre a été commis. De là, on ira à Saint-Pierre-et-Miquelon et aux îles de la Madeleine, en passant par la Gaspésie, et cetera. Avant de retourner à Paris.

Oh que c'est compliqué. Quand on croit avoir mis le doigt dessus, un autre suspect apparaît. Quand on croit savoir qui sont vraiment les protagonistes du drame, une petite porte de côté s'ouvre, et hop, on efface tout, on recommence à zéro. Elle nous fait travailler, Marie Laberge.

Elle nous charrie un peu, pour tout dire. Ça frôle l'inviolable, par moments. Et ça avance lentement. Ça piétine. Ça tourne en rond. Du point de vue de l'enquête, en tout cas. C'est là sans doute que les amateurs de polars purs et durs tiqueront un peu.

Sauf que les autres, les lecteurs fidèles de Marie Laberge, prendront leur pied. Car entre-temps, ils auront pénétré à pas de loup dans la vie privée de chacun.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Un premier polar pour Marie Laberge

Celle du père éploré qui vit avec la culpabilité de ne pas avoir su protéger sa fille. Et celle de la morte, par nécessité. Toute leur histoire familiale sera foulée au peigne fin.

En parallèle, on découvre la vie de l'enquêtrice féminine, amoureuse d'un homme de treize ans son cadet et heureuse comme jamais. Celle de l'enquêteur masculin, aussi, largué par sa femme, et qu'on verra se lancer dans une histoire d'amour avec un grand A...

Celle, surtout, d'un personnage étrange, qui permettra au final de dénouer le mystère entourant le fameux meurtre vieux de 35 ans. Pas question de tout dévoiler ici. Mentionnons seulement qu'il s'agit d'une femme qui, enfant, a connu l'enfer. Pédophilie, abus de toutes sortes... Mais elle s'en est sortie, après avoir rencontré sur sa route un sauveur. Elle a réussi à changer d'identité. Sans pouvoir empêcher, cependant, que son passé la rattrape. Pour le pire... et le meilleur.

Après tout, comme l'indique en ouverture de *Sans rien ni personne* cette citation du père de la résilience, Boris Cyrulnik: «Le malheur n'est jamais pur, pas plus que le bonheur.»

Difficile de ne pas s'attacher au personnage clé de l'intrigue. Et aux autres autour. C'est la force de Marie Laberge, après tout. Depuis toujours. Ses personnages. Elle sait les faire parler, les placer en situation, leur donner vie. Parce qu'elle plonge avec eux, vibre avec eux, aime avec eux, souffre avec eux.

Tellement qu'elle réussit à tout nous faire avaler. Même les petites longueurs et les situations un peu trop emberlificotées. Elle réussit par-dessus tout à nous convaincre qu'aucun genre littéraire ne lui résiste, y compris le roman policier.

À la condition, bien sûr, de vouloir plonger avec elle, vibrer avec elle, aimer avec elle, souffrir avec elle...

Collaboratrice du Devoir

SANS RIEN NI PERSONNE

Marie Laberge

Boréal

Montréal, 2007, 434 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un dictionnaire entier de mots d'amour

SUZANNE GIGUÈRE

«On s'essouffle à parcourir la terre, à l'affût de quelque trésor qui console. On écoute le chant de la mer. On lit un poème. On respire du jasmin. On tombe avec la neige. On cherche un éblouissement qui rentre encore quand les heures creuses reviendront rythmer l'ordinaire, un éclat fulgurant qu'aucune misère humaine ne peut écraser.» Inconsolable depuis la mort de sa femme, Douglas Létourneau voyage à travers le monde. Il écrit à sa fille, une manière pour lui d'entretenir l'illusion d'une relation jamais interrompue avec elle. Ses carnets sont les seuls paravents qu'il a trouvés pour se protéger de la souffrance. Ce sont aussi, d'une certaine manière, des lettres d'amour.

Québec, 1950. À dix-huit ans, mal-aimé, solitaire et silencieux, Romain Brady coupe les ponts avec sa famille et part vivre à la campagne. Le même jour, Eléna Tavernier fuit une maison pleine de fracas et se réfugie dans un monastère avant d'être hébergée à Rivière-aux-Oies par une pharmacienne qui l'initie aux plantes sauvages.

Deux ans plus tard, Romain et Eléna se rencontrent au cœur de la nature généreuse et sauvage de Rivière-aux-Oies. Attiré par la grâce de son rire, Romain (qui dit s'appeler Létourneau) tombe amoureux d'Eléna et sort de son mutisme: «N'avoir pas parlé durant vingt ans et connaître soudain un dictionnaire entier de mots d'amour.» Le couple passe à se promener dans les sous-bois. Eléna révèle à Romain le nom des plantes et leur effet miraculeux sur les migraines et la mélancolie, lui apprend à faire de la teinture d'aubépine et de l'onguent à la citronnelle. Le domaine privilégié de Romain reste celui des arbres. Les noms résonnent comme un voyage autour du monde: *Jaruarcaria d'Australie, le micocoulier de Provence, le cèdre du Liban, le genévrier de l'Himalaya, le peuplier de Szechuan. Eléna donne à Romain le nom du plus grand, du plus solide et du plus spectaculaire des arbres: le Douglas.*

Mais, comme le dit la chanson, la vie parfois sépare ceux qui s'aiment.

Les années passent. Rivière-aux-Oies prend de l'expansion, connaît

un essor frénétique sous le sacage des bétonnières, pendant qu'en arrière-plan se déroule une révolution à peine tranquille. Une famille singulière s'improvise malgré les ragots du village et en dépit des blessures: un médecin venu s'installer au village pour échapper aux «rugissements du monde», une institutrice au «parler insolite et aux origines nébuleuses», dont les six chiffres tatoués en bleu sur son avant-bras gauche en disent long sur la tragédie qui se cache sous son mystérieux passé, et une enfant surgie des bois.

L'enfant se prénomme Rose. Recueillie après la mort de sa mère Eléna, la fillette marque d'un feutre rouge les destinations de son père absent qui explore le monde. Dans les lettres qu'il lui envoie («c'est tout ce que j'ai trouvé pour ne jamais te quitter»), Douglas lui transmet sa ferveur pour la nature, la musique, la poésie et la fragile beauté du monde. Après treize ans d'exil, il annonce son retour. «Il m'aura fallu beaucoup trop de temps pour comprendre qu'ici ou ailleurs, loin de toi, la lumière est toujours tamisée. Il y a des silences impardonnables [...] Je n'écrirai plus, c'est mon dernier carnet, je te le promets. Je reviens. Attends-moi.»

Merveilleusement léger

Écrivaine à la prose sage et poétique, à l'imaginaire subtil et délicat, Christine Eddie émerveille par son regard bienveillant sur les êtres et les choses. Première œuvre pour adultes, désarmante de simplicité et de tendresse, *Les Carnets de Douglas* coulent comme de l'eau, avec pour seule mémoire l'amour.

Soucieuse de son art et de son style, l'auteure multiplie les phrases simples, justes et parfaites: «Et bien oui, quelquefois l'amour sait être grandiose.» Elle nous fait ressentir la plénitude lumineuse de la passion avec une finesse et une sincérité touchante qui nous habite longtemps après la lecture. Elle nous propose enfin une réflexion sur la responsabilité et l'engagement de l'homme envers la nature et l'environnement, et sur l'ouverture à l'autre, dans sa différence.

Avec *Les Carnets de Douglas*, Christine Eddie signe un premier roman merveilleusement léger malgré sa gravité. Il s'incruste en nous

comme une incessante musique.

Collaboratrice du Devoir

LES CARNETS DE DOUGLAS

Christine Eddie

Editions Alto

Québec, 2007, 204 pages

EN BREF

Le Salon du livre de l'Estrie bat son plein

Le Salon du livre de l'Estrie bat son plein tout le week-end, avec ses lectures, ses conférences, ses ateliers et ses séances de signature. Le Salon compte un invité d'honneur par jour d'ouverture. Ce samedi, c'est l'auteur Patrick Sénécal qui est honoré, suivi dimanche de l'auteur de romans historiques Pauline Gill. — *Le Devoir*

ARCHAMBAULT & PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes:
du 2 au 8 octobre 2007

QUEBECOR MEDIA

ROMAN

- MAL ÉLEVÉ**
Stéphane Dompière (Québec Amérique)
- ENTRE DEUX OS**
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- SANS RIEN NI PERSONNE**
Marie Laberge (Boréal)
- LES ACCOUCHEUSES T. 2 : LA RÉVOLTE**
Anne-Marie Scotta (VLB)
- À L'OMBRE DU CLOCHER T. 3**
Michel David (Hurtubise HMH)
- SOIE**
Alessandro Baricco (Gallimard)
- NI D'ÈVE NI D'ADAM**
Amélie Nothomb (Albin Michel)
- PARCE QUE JE T'AIME**
Guillaume Musso (JC)
- CHÈRE VOISINE**
Christine Brouillet (Exclusivité Archambault)
- UN PETIT PAS POUR L'HOMME**
Stéphane Dompière (Québec Amérique)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- JE M'APPELLE MARIE**
Christian Tétreault (De l'Homme)
- LE SECRET**
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- LE GUIDE DE L'AUTO 2008**
Denis Duquet (Tricarré)
- ENTRE CUISINE ET QUINCAILLERIE**
Stéfano Faïta (Tricarré)
- LE PLUS VIEUX SECRET DU MONDE**
Marc Fisher (Un Monde Différent)
- LES CLÉS DU SECRET**
Daniel Sévigny (De Mortagne)
- MÉMOIRES 1939-1993**
Brian Mulroney (De l'Homme)
- J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE**
Roméo Dallaire (Libre Expression)
- BOURGAILLY**
Jean-François Nadeau (Lux)
- RÉUSSIR L'EXAMEN D'ENTRÉE AU...**
F. Tchou / P. Tranquille (Didier)

JEUNESSE

- ZOMBIE T. 4 : LE DERNIER SOLEIL**
Richard Pett (Boomerang)
- DARWIN T. 6**
Sylvain Hotta (Intouchables)
- SEPT COMME SETTEUR**
Patrick Sériacal (De la Baignoire)
- GRAMMAIRE JEUNESSE POUR...**
Myriam Laporte (CEC)
- QUATRE FILLES ET UN JEAN T. 4**
Ann Brashares (Gallimard)
- BONHEUR À VENDRE**
Gilles Tibo (Québec Amérique)
- LE GÉANT DE LA FORÊT**
Collectif (Montagne Secrète)
- LE JOURNAL D'ARRÉE LAPLAPME T. 3**
India Desjardins (Intouchables)
- HARRY POTTER ET LE PRINCE DE...**
J. K. Rowling (Gallimard)
- LE CHASSEUR DE MONSTRES**
G. Tibo / M. Arbou (Dominique et Cie)

ANGLOPHONE

- GROSS**
James Patterson (Warner Books)
- THE SECRET**
Rhonda Byrne (Beyond Words)
- WORLD WITHOUT END**
Ken Follett (Dutton)
- ECHO PARK**
Michael Connelly (Warner Books)
- THE HARRY DIARIES**
Emma McLaughlin (St. Martin's Press)
- WHITETHORN WOODS**
Maeva Binchy (McArthur & Company)
- BROTHERHOOD OF THE HOLY SHROUD**
Julia Navarro (Seal)
- THE COLLECTORS**
David Baldacci (Warner Books)
- PLAYING FOR PIZZA**
John Grisham (Doubleday)
- GIVING : HOW EACH OF US CAN...**
Bill Clinton (Knopf)

ESCAPADE LYRIQUE à Toronto du 2 au 4 novembre



Assistez à un OPÉRA au
Four Seasons Centre for the Performing Arts

Pour information
514.380.3113 ou 1.877.371.2323
ou consultez www.archambault.ca/escapades

Gilles ARCHAMBAULT

LES RIVES PROCHAINES

Tendresse et ironie, espérance et regret, temps qui passe et temps qui a passé, telles sont les rives entre lesquelles nous errons tous.

Roman
192 pages • 19,95 \$

Pierre Longtin

Boréal
www.editionsboréal.qc.ca

LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

NOUVEL ARRIVAGE CANADIANA

- Gabriel Sagard : *Histoire du Canada*, 4 volumes, Librairie Tross, Paris 1865
- Le Père Antoine Silvy : *Relation par lettres de l'Amérique septentrionale*, éditée et annotée par le P. C. De Rochemonteix, Létouzey et Ané, éditeurs, Paris 1904
- François Xavier Garneau : *Histoire du Canada*, troisième édition, imprimé par P. Lamoureux, Québec 1859
- Relations des Jésuites*, 3 volumes, Augustin Côté, éditeur, Québec 1858

Pour plus d'information :
514-522-8848 1-888-522-8848
bonheuroccasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LITTÉRATURE

Giuseppe Bonaviri, ses oiseaux et ses guerres



Louis Hamelin

Les Français, eux autres, ils l'ont, l'affaire! Stie... Une vraie rentrée littéraire, avec des favoris dans la course aux prix, l'avalanche de la piétaille imprimée sur les tables basses et les pupitres, avec, surtout, l'immanquable, classique et incontournable «livre dont tout le monde parle». Heureusement qu'il peut m'arriver de feuilleter en passant le *Figaro Magazine* dans cet estaminet d'excellente réputation où je me rends une fois par semaine, sinon j'aurais bel et bien l'impression que le monde de l'édition et ma planète, ça fait deux. La dernière fois que j'ai vu se pointer un service de presse, Stéphane Dion avait encore des chances de devenir premier ministre du Canada et les outardes n'avaient pas encore commencé à former ces grands V irréguliers filant droit vers le Sud. J'en ai vu une hier qui volait bas et cherchait son monde, l'ai entendue venir de loin, ger-look, ger-look, attardée et solitaire; j'ai eu l'impression que c'était moi, complètement largué par les éditeurs et la rédaction du journal, qui criais: où sont les nouveautés? Où sont les nouveautés?

La fuite du temps devant

Dans le *Figaro Magazine*, Yasmina Reza, auteure du «livre dont tout le monde parle» de cette rentrée, expliquait comment lui était venue l'idée de suivre Sarkozy dans l'intimité de sa campagne électorale. Elle avait voulu, disait-elle, pénétrer dans la sphère secrète de cet homme dont le projet est «de concurrencer la fuite du temps». J'ai relu la phrase trois fois, ô profonds carcétiens de la langue! avant de comprendre que c'est exactement ce que j'essaie de faire, moi aussi. Hamelin à la présidence...

Aux antipodes de ce copinage de haut vol, il y a la fable. Et aux antipodes de ces écrivains collés au pouvoir et de cette France médiatique sarkophage (excusez-la, d'autant plus que les titulaires de *Libé* y ont sûrement déjà pensé...), je vous propose de découvrir un vieil Italien qui connaît prodigieusement bien les fleurs, et peut-être aussi les femmes, et qui se réclame des plus hautes sources de la création, situées quelque part entre le volcan sur lequel nous sommes tous assis et la vieille Troie, sous cette fantastique lumière méditerranéenne qui baigne le passé, l'avenir, la belle Hélène, et Hercule sur sa colonne.

Comme le dit une amie à moi, en un apparent mais nécessaire pléonasm, les gens achètent des livres mais «ne lisent plus l'écriture». La manière de dire, de tordre le monde pour le faire entrer dans la phrase, a cessé d'intéresser le commun des lecteurs, qui préfèrent aller tout de suite au contenu pratique et apprendre avec qui couche le «je» du roman et dans quel bar du Plateau on a des chances de le rencontrer. Avec Giuseppe Bonaviri, on est bien ailleurs, à des milliers de milles nautiques de l'avenue du Mont-Royal. C'est un homme qui porte un monde en lui, avec ses oiseaux et ses guerres. Même quand il décrit les environs de Cambridge, au Massachusetts, on a l'impression de se réveiller en pleine campagne sicilienne! On est, surtout, dans la plus totale jouissance de l'écriture, quelque part en la poésie de Vian et l'intellect de Calvino.

La main de l'inconscient

L'Histoire incroyable d'un crâne est en fait un conte d'anticipation de 181 pages. Qui nous prend par la main de l'inconscient dans la nuit légendaire des berceaux de l'humanité et nous emmène là où la science voudrait bien nous emmener. Voici comment cet auteur au style plutôt pétulant évoque, par exemple, sa terre natale, la Sicile: «Quand tombe la nuit, jaillissant de cavités souterraines, ou de grottes, ou encore de trous dans les arbres, de minuscules démons ou sorcières, semblables à des pets, ou flatulences d'échappement, se ré-

pendent pour causer une peur absolue, incontrôlable, inconsolable, sans limites.»

Cette peur absolue, primitive et atavique, qui tend à nous rapprocher du chien couché sous la table pendant l'orage, le museau entre les pattes, la science était censée nous en délivrer. Mission en partie réussie seulement. Nous débarquons donc à Harvard sur les traces d'Iside et de Porporina, de Jehova au nom spécialement lourd à porter, et de Toto, qui est le crâne d'un soldat italien mort au combat dans le désert de Libye, après une résistance que Giuseppe Bonaviri nous décrit comme farouche, devant les troupes du général Montgomery. C'est du nouveau pour moi, cette «bravoure» du bidasse italien ayant laissé bien peu de traces dans l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale. Hitler disait qu'avoir l'Italie pour ennemie coûtait à l'armée allemande quatre divisions et l'avoir pour alliée, six. Quelque chose du genre. Mais la fantaisie de Bonaviri est si réjouissante qu'il a bien le droit de «chauviniser» un peu. Avec lui, le bonheur est au bout de la plume...

Héroïque ou pas, ce crâne, Iside, avec une gravité toute hamletienne, en est tombée amoureuse. Et ça tombe bien, puisque, dans un laboratoire de génie génétique harvardien aux allures de volière romaine, une expérience de clonage est dans l'air. Ça brasse au jardin d'Eden. Bonaviri est l'héritier d'une tradition qui remonte à Aristote, à cette époque où les naturalistes étaient aussi les meilleurs auteurs fantastiques. J'aime qu'il traite la science en simple domestique, alors qu'elle occupe le haut du pavé dans les romans d'un Michael Crichton, où c'est l'écriture qui est laborieusement à la traîne. Il aborde la technologie comme le faisait le Stevenson de *Dr Jekyll and Mister Hyde*, une très mauvaise science-fiction qui a pourtant offert au monde un mythe immortel. Ce sont des écrivains qui s'intéressent au pourquoi, non au comment. Et pourtant, ce Sicilien formé à la médecine ne manque pas d'aperçus dans le domaine du savoir, dont il maîtrise les jargons avec un art consommé et subtilement parodique. Simplement, l'entreprise prométhéenne qu'est la science moderne, en concurrence avec le di-

vin, ne représente à ses yeux, dirait-on, qu'un tour de plus dans une vaste jonglerie appelée univers.

J'ai parlé de Vian. Le clin d'œil est là, avec ce néphar glissé entre les tendres seins d'une jeune fille; Et de Calvino. Le maître italien, dont les *Leçons italiennes*, sauf erreur, étaient des conférences d'abord destinées à... Harvard, prônait la rapidité, la légèreté, la concentration et la précision de l'expression. Des «leçons» que l'auteur de cette incroyable histoire de cocologie applique comme de source, à travers, entre autres, une recension florale quasi encyclopédique, mais, aussi, une sensualité panthéiste étrangère au très cérébral auteur du *Baron perché*. On mange souvent et bien dans ce livre. La chère est à l'honneur, les épices, les herbes, les odeurs. Et surtout, on sait ce qu'on mange... Parfois, c'est comme un jeu où le moindre mets se voit aussitôt décomposé en ses ingrédients, tels ces «succulents biscuits frais, faits avec des œufs, de la farine et du miel». Rien de compliqué, donc. Mais, encore et encore, le lieu de la table à la terre. Dans un monde où, de plus en plus, l'anas que je paie quatre dollars goûte l'éponge et où, comme nous le révélait l'auteur de *Bacon* dans l'important diptyque paru dans les pages du *Devoir*, les éleveurs de porc n'osent même plus bouffer de leur propre cochon, la célébration à laquelle nous convie Giuseppe Bonaviri n'est pas seulement enivrante, elle prend aussi une allure doucement subversive.

À peine sorti de la «divine forêt» de monsieur Bonaviri, je pense à Mélissa Filon, de Greenpeace, qui mardi passé affrontait seule une tempête: 200 travailleurs forestiers d'un coin de pays où même les universitaires voient la forêt boréale comme un grand champ de blé d'Inde qui pourrait produire encore plus, une fois arrosée, disons, avec les bons produits chimiques. Ce que vous avez fait là, madame, en français ça s'appelle: assurer.

Collaborateur du Devoir

L'HISTOIRE INCROYABLE D'UN CRÂNE

Giuseppe Bonaviri
Traduit de l'italien par René de Ceccatty
Le Seuil
Paris, 2007, 188 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Menaud et le pays perdu

LOUIS CORNELIER

Premier titre de la collection «Romans d'ici» des Éditions du Québécois, qui souhaite donner une tribune «aux auteurs d'ici qui lient leur œuvre à notre situation nationale», *L'Acropole des draveurs*, de l'historien charlevoisien Serge Gauthier, est une œuvre profondément déprimante.

Son narrateur-héros, Larry L'Heureux, est un jeune orphelin de 17 ans, prostitué et toxicomane, qui erre dans les rues de Québec. Son père, un chômeur alcoolique, a été poussé au désespoir par le résultat du référendum de 1980. En octobre 1987, Larry se shoote à la coke et fait des passes, notamment avec des fonctionnaires dégénérés et cyniques par rapport à la question nationale.

Il rencontre, un jour, un certain Sylvain Roy, ex-prof de littérature au collégial, homosexuel, drogué, *pusher* et obsédé par Menaud, maître-draveur. La réputation sulfureuse de cet énergumène fascine L'Heureux, qui décide, plus tard, de le retrouver. Il part donc vers son village natal, Sainte-Agnès, dans Charlevoix, où se terre Roy, qui mijote un délitant projet de mise sur pied d'une milice du pays. En fumant beaucoup de cannabis et en devisant de

façon plutôt décousue sur la nécessité d'avoir un pays, les deux hommes deviendront amoureux.

Cette trame romanesque, plus ou moins habile, est prétexte à des considérations sur l'errance d'une jeune génération abrutie par la drogue, sur la trahison des élites nationales et sur le désœuvrement collectif qui s'ensuit. Les adultes qui peuplent ce roman sont pervers, opportunistes et épuisés.

Gauthier cherche-t-il à nous dire que la fatigue nationale est à ce point délétère? Que notre déposition collective n'engendre plus que des assis, des dopés et des tarés? Que la folie de son personnage, comme celle de Menaud, est presque un symptôme de santé mentale? La démonstration, malheureusement, comme la mise en page de cet ouvrage d'ailleurs, n'est pas convaincante.

Collaborateur du Devoir

L'ACROPOLE DES DRAVEURS

POUR FAIRE SUITE À MENAUD,
MAÎTRE-DRAVEUR
Serge Gauthier
Éditions du Québécois
Québec, 2007, 150 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Bernard Giraudeau, écrire au monde

CHRISTIAN DESMEULES

«J'avais filmé l'instant sans le vivre jamais. J'avais peur de le perdre.» Sur le ton de la confession amoureuse, un cinéaste remonte sa vie. Marc Austère, le narrateur de ces *Dames de nage* de Bernard Giraudeau, auquel il ressemble étrangement, s'adresse au ciel et à la terre, et au «marin ivre» qu'il a été. «Je voulais écrire au monde», dit-il, tout simplement, dans la foulée d'une insatiable soif d'exister, de ressentir et de témoigner.

Vivre ou mourir? Et pourquoi pas les deux, écartelé entre le sentiment de l'immense beauté du monde et une frayeur indéfinissable à l'idée de pouvoir tout perdre. Il nous fait vivre son trajet à rebours, dans la frénésie et la soif d'un bonheur qu'il n'a pas su saisir à l'époque («J'avais trop d'impatience pour vivre le bonheur»), au fil des rencontres, des amours, des femmes. Ou de quelques hommes qui ont su les aimer à la folie — c'est-à-dire souvent très mal.

Entré à seize ans dans la marine, ayant très tôt fait plusieurs fois le tour du monde et visité des ports de légende, Bernard Giraudeau, acteur célèbre, au théâtre comme au cinéma, est aussi, n'en doutons pas, un écrivain. Et on ne pourra s'empêcher de deviner derrière chacune des pages de ce roman gorgé de poé-

sie le cinéaste des *Caprices d'un fleuve*, le documentariste de *La Transamazonienne*, d'*Esquisses philippines* et d'*Un ami chilien*. L'auteur du *Marin à l'ancre* et des *Hommes à terre* (Métailié, 2001 et 2004).

«Aucun voyage, aucune fuite ne me révélerait à moi-même. La solution était en moi et je ne savais pas comment y entrer. J'ai toujours voulu comprendre, toujours, et l'atroce vérité pour un acharné de l'explication est qu'il n'y a rien à comprendre.» Or «il ne faut pas comprendre, nous dit l'Ysé de Claudel, il faut perdre connaissance». Et c'est ce qu'a fait le cinéaste imaginé par Gi-



Bernard Giraudeau

raudeau. Dans les bras des femmes, prisonnier des courbes d'un fleuve, devant la beauté d'un ciel sans lendemain.

Un roman porté par une écriture lyrique, qui nous entraîne de souvenirs en émotions au gré des destins de personnages envoûtants. Avec une sensuelle fascination, toujours, pour les confins moites ou arides, l'Afrique noire, Madagascar, Tahiti, le désert de l'Atacama, l'Amazonie. Bamako, Sarajevo ou Valparaiso. Dans des lieux de naufrages où «l'homme pressé meurt» et meurt sans comprendre.

Collaborateur du Devoir

LES DAMES DE NAGE

Bernard Giraudeau
Métailié
Paris, 2007, 252 pages

LA PETITE CHRONIQUE

La vie comme une offrande

Gilles Archambault

Il n'est pas impossible de trouver sur son chemin un livre que l'on sait admirable mais dont on doit bien admettre qu'il ne nous est pas destiné. Telle m'apparaît être la confession que constituent les *Derniers fragments d'un long voyage* de Christiane Singer.

Un médecin annonce à l'auteure qu'elle n'a plus que six mois à vivre. Elle décide de poursuivre, malgré les douleurs atroces qu'elle ressent, l'ouvrage en cours. Si elle tient au jour le jour le registre des progrès de la maladie qui la ronge, elle s'applique surtout à manifester sa joie d'être au monde, de participer à une préhension spirituelle totale. «À l'instant où montent ces paroles, «Le corps du Christ» fortement articulé, mes yeux s'entrouvrent: entre le prêtre et moi se tient le Christ.»

Le mécréant que je suis n'a pu poursuivre sa lecture que parce qu'il était retenu par la rigueur intellectuelle d'une confession dans laquelle la détresse de la souffrance ne cède jamais au désespoir. «Oui, je crois que la seule chose sensée à faire est d'aimer, de s'exercer jour et nuit à aimer de toutes les manières possibles.»

Joris Karl Huysmans était lui aussi attiré par l'Absolu. N'allait-il pas finir ses jours dans des monastères? Avant d'aboutir à ce tournant de son destin, toutefois, quel cheminement! Fils d'un peintre de qualité fort moyenne qui bouclait ses fins de mois en peinturant des bondieuseries saint-sulpiciennes, il commença par devenir ami de Zola, frayant alors dans les milieux du naturalisme. Son roman *Marthe, l'histoire d'une fille* fait scandale.

Intransigeant

Célibataire endurci, ouvertement misogyne, Huysmans fréquente les bordels, à la fois comme client et comme observateur. S'intéresse-t-il à la peinture, il prend position pour l'avant-garde fin de siècle. Ses carnets nous le montrent nettement antisémite, d'une bêtise digne du Monsieur Homais de Flaubert. Ajoutons qu'il ne répugne pas à assister à des messes noires et qu'il fréquente pendant quelque temps des individus au

mysticisme inquiétant. Il meurt dans les souffrances les plus atroces, aux prises avec un cancer de la mâchoire. Il rédige lui-même l'invitation à ses funérailles. À son chevet, une reproduction de la *Crucifixion* de Grünewald qu'il voulait contempler avant de rendre son dernier soupir.

J. K. Huysmans. *Le forçat de la vie* de Patrice Locmant est un portrait sûrement fidèle de l'homme qui écrit *À rebours* et *Là-bas*, entre autres romans. Que cet auteur ait été doté d'une personnalité étrange ne fait pas l'ombre d'un doute. Solitaire farouche, opposé de toutes ses forces à la vie à deux, fasciné dès ses jeunes années par la vie recluse; multipliant les tentatives de vivre la vie monacale, il n'en fut pas moins, grâce à son amitié avec Edmond de Goncourt, l'un des principaux artisans de ce prix qui continue de sévir dans les lettres françaises.

Antipathique? Probablement. Détestable? Sûrement. Ce qui ne l'empêche pas d'être souvent fascinant. Aussi intriguant parfois que Léon Bloy, qu'il fréquentait, il réussit à se faire des ennemis même dans l'Église, lui qui s'est converti à une période de l'histoire de France pendant laquelle la laïcité surtout avait bonne presse.

Cette biographie de Patrice Locmant est une nette incitation à la connaissance d'un homme et d'une œuvre. Quelques naïvetés mises à part, il s'agit d'une introduction chaleureuse, moins complète sûrement que l'essai de Robert Baldick, *La Vie de J. K. Huysmans*, dont la traduction française est de 1975, mais qui nous montre le cheminement tortueux mais sincère d'une conscience éprise de l'au-delà.

Collaborateur du Devoir

DERNIERS FRAGMENTS D'UN LONG VOYAGE

Christiane Singer
Albin-Michel
Paris, 2007, 136 pages

J. K. HUYSMANS

LE FORÇAT DE LA VIE
Patrice Locmant
Bartillat
Paris, 2007, 282 pages

PRIX LITTÉRAIRES RADIO-CANADA

Les mots vous passionnent?

Envoyez-nous une nouvelle, un poème ou un récit non publié.



À gagner
premier prix: 6 000 \$
second prix: 4 000 \$

offerts par le Conseil des Arts du Canada. Les gagnants et leurs textes bénéficieront de la visibilité offerte par Radio-Canada sur l'une ou l'autre de ses plateformes et les textes gagnants seront publiés dans le magazine en route d'Air Canada.

Date limite d'inscription: 1^{er} novembre 2007

Renseignements: www.radio-canada.ca/prixlitteraires ou 1 877 886-6788



Olivier
Au cœur des débats

Judi 18 octobre
19 h

Le débat sera suivi
d'un vin d'honneur

Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Réservations:
514 739-3639

L'IMPASSE DE LA VOITURE EN MILIEU URBAIN ?

Pour souligner la parution du livre *Cul-de-sac* de Martin Blanchard et Christian Nadeau aux éditions Hélotrope, nous vous convions à un débat avec les auteurs.

Leur essai montre de manière convaincante qu'il est temps de sortir de l'usage déraisonnable de la voiture en ville, que cette sortie est non seulement possible, mais qu'elle est à portée de main.

Martin Blanchard
Coordonnateur et directeur adjoint du Centre de recherche en éthique à l'Université de Montréal.

Christian Nadeau
Professeur de philosophie à l'Université de Montréal.

Animat-eur
Daniel Weinstock
Professeur de philosophie à l'Université de Montréal.

Christian Feuillette, éditeur



YVES ALAVO

Venez célébrer
avec les rythmes, le verbe, et
les couleurs de l'Afrique

Bleu de lune
et
Soleil d'Or

poèmes
www.feuillette.ca

Lancement lundi 15 octobre 2007 à 17h00 au M.A.I.
3680, rue Jeanne-Mance, Montréal (entrée libre)
vin et fromages – musiciens – récital de poésie

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Gilles Leroy, Goncourt en vue

Alabama Song de Gilles Leroy est en lice pour les quatre grands prix: Goncourt, Médicis, Femina et Renaudot. Un must, donc. Nous l'avons lu, et nous nous réjouissons de cette élection!

GUYLAINE MASSOUTRE

Aimer *Soleil noir*, *L'Amant russe*, *Champsecrét*, de Gilles Leroy... la belle affaire, déjà tout un bonheur. *Alabama Song* est encore meilleur.

L'écriture de Gilles Leroy est formidablement séduisante, vivante, forçant l'émotion, sa passion remplissant des phrases gonflées de souffle. Ses pages se retiennent d'exploser. Comme au bord du vide on ressent le danger. Il a quelque chose de l'Amérique vitalisée par ses lettres puissantes, dans ce verbe arraché. Une puissance tellurique, tempétueuse et naturelle, un entêtement à dire une façon de vivre aux extrêmes, une arrogance bâtie à l'arraché.

Leroy a choisi de raconter *Zelda Fitzgerald*, coqueluche des années folles, née en Alabama, danseuse, peintre et écrivaine. Mais surtout, folle de Scott, un bel écrivain homo-

sexuel qu'elle avait épousé pour leur amour partagé, mais dont elle ne mesurait pas qu'il serait fait de haine et de compétition. Elle serait sa muse, oui, mais détraquée, osant n'importe quelle transgression pour glorifier son époux génial, son couple, et accroître leur notoriété.

Le prix fort

Alabama Song est écrit de l'intérieur, d'une voix féminine, hyper-sensible. Dans la folie scrutée, la passion Fitzgerald, déclinée dans un combat entre les deux créateurs, montre qu'ils étaient plus épris de la vie que de leur art. A moins qu'ils n'aient conçu l'art que pour sa démesure, leurs actes, avec leur mise en scène décapée dans l'alcool et les drogues, multipliaient les mots. Il serait question de la vie excessive au volant, des plongeurs et des électrochocs.

Secousses électriques. Elles sont là, dans les mots de Leroy. On y retrouve *Zelda*, inspiratrice et trésor de



Gilles Leroy

l'écriture fitzgeraldienne. On y devine l'autre réussite — celle de son double masculin, si dissemblable et tellement trop pareil. L'ombre mal décalquée, le mari, amant juste le temps de lui faire une fille, Patty, s'entiche d'hommes peu scrupuleux, prédateurs sans classe et sans vergogne. Ils vampirisent le couple. Elle sombre dans la lutte inégale.

Zelda n'y résiste pas, marionnette bouillante, quoique la folie soit son sort quotidien. A New York, à Paris, en Suisse, ou de retour en Alabama, cloîtrée dans son cabanon, près des bras de sa grosse nourrice, elle subit ce qu'elle a cherché et choisi, la grande excitation impayable. Comme

June d'Henry Miller, à qui pensera qui a lu *La Crucifixion en rose* et les deux *Tropique* de Miller.

C'est une époque folle, qu'affichent les magazines en une. Ce succès brûlant, éphémère, va mal à la littérature qui dure. Fitzgerald le magnifique le sait, sangsue et prédateur de la matière vivante qu'est *Zelda*, proie exceptionnelle. L'amour aura fait ce qu'il pouvait. Elle se bat en tigresse, la menue danseuse sur pointes, jusqu'à ce que ses pieds soient massacrés. L'art lui est un pain aussi nourricier que l'air. Et Leroy nous la restitue avec brio, sans rien de banal, suggérant tout de l'intérieur, son âme déchirée, écorchée vive.

Peindre le narcissisme

Puisse Paris récompenser cette plume enchantée! Documentée et inventive, hyper-sensible, enthousiaste et compatissante, la fiction de Leroy tient en une somme de fragments, des épisodes brefs. La lecture rapide est facile. On ne touche pas ici à l'inspiration puissante des écrivains américains de la génération des Faulkner, McCullers, Fitzgerald et Miller: la prose poétique de Leroy en capte la quintessence.

Alabama Song. Cette complainte de l'amour, ce blues, doit son titre à Brecht. Sa poésie se replie sur les lieux que Leroy visite pour retrouver *Zelda*, sur la correspondance qu'il dépouille, sur les revues américaines qu'il consulte. Ses sources sont évoquées à la fin. Romancier, oui, il invente des scènes, comme les rencontres de *Zelda* avec son aviateur chéri, puis avec René Crevel, grand suicidé surréaliste. Mais il équilibre aussi ce qu'une prose américaine de ce temps-là eût sans doute fait couler, la jouissance de cette mâle démesure, emportée sur les délires de l'alcool, sur ses mots ultralucides, une fois à jeun et au bord du manque. Il cerne une santé américaine exceptionnelle, en quelque sorte.

Leroy épure. *Zelda* la Salamandre est ici gracie, énergie aiguë et perturbée, intelligence extrême, quasi désincarnée. Mauvaise mère, épouse sans limite, déniait toute règle et bienséance, accourant à la seule perspective de l'idéal, insensible à la douleur à force de volonté, *Zelda* est l'incarnation d'un moi introjeté dans le talent de Scott. Lui? Un pervers, un génie, son bourreau, autre amateur des états-limites qu'atteignent

les grands suicidés. À peine ces états de profondeur paradoxale les retiennent-ils, ensemble ou séparés, dans leurs activités d'artistes. Le plaisir de jour est éphémère et mortel.

La muse au corps vif, née à Montgomery, Alabama, vit jusqu'à ses 47 ans, où, lors d'une session d'enfermement, à l'hôpital psychiatrique d'Asheville, en Caroline du Nord, un incendie se déclare. Les patientes sont cadennassées. Aboulie, psychasthénie, ce sont les mots savants qui l'ont décrite, une fois Scott Fitzgerald mort.

Ceux de Leroy sont autres. Ensorcelants. Tout d'emprunts mais dédiés à un homme aimé. Ce roman a-t-il satisfait l'acteur dans l'acteur, identifié au rôle de *Zelda*? Gifle à Brecht! *Zelda* prête sa folie ouverte et généreuse, par-delà sa mort. C'est magique. Voyez la salamandre éclatante disparaître dans les flammes d'*Alabama Song*.

Collaboratrice du Devoir

ALABAMA SONG
Gilles Leroy
Mercure de France
Paris, 2007, 192 pages

B É D É

Guérir de la guerre

SYLVAIN CORMIER

Les *Tuniques bleues*, 51^e épisode. Stark, le général boucher dont l'idée aussi fixe que le regard est de mener la charge et, du coup, mener à la mort ses pauvres bougres de fantassins, a un secret. Secret qu'il ignore lui-même, dans sa folie meurtrière. Blutch le caporal cynique et Chesterfield le bête sergent patriotique vont l'apprendre d'un copain d'enfance dudit Stark, avant d'attraper du plomb entre les lobes, était un gentil gars qui aimait les chevaux, fils de couturier appelé à prendre la succession du paternel. Emus, nos compères vont s'ingénier à le guérir: Y parviendront. L'histoire, hélas, ne finit pas là. Le colonel fulmine: on lui a humanisé son zombie d'élite. Guérir de la guerre? Pas question. A Chesterfield l'odieuse mission: Stark doit redevenir sabreur, ou bien couic Chesterfield.

Morale de l'histoire: la logique

militaire est implacable, fût-elle logique de l'absurde. Résonances actuelles? La pérennité d'une série antimitariste est assurée, il y a toujours des types qui agitent des sabres dans quelque terrain vague, et la chair à canon n'est toujours pas chérante. De fait, Blutch rêve de désertion et Chesterfield le tient à l'œil depuis 1968, c'est-à-dire depuis huit fois la durée de leur guerre de Sécession: un peu beaucoup comme la série télé issue du film *M.A.S.H.*, le propos dépasse le contexte historique, tendant à l'universel et à l'éternel recommencement.

Le truc pas évident est de trouver une facette de la tête du clou sur laquelle on n'a pas encore tapé, et c'est toute la force de Raoul Cauvin, guilleret scénariste quasi sexagénaire, maître après Greg et Goscinny de l'école franco-belge de la bédé: il trouve. Déroule son récit comme s'il existait avant qu'il ne l'invente, le saupoudre généreusement de gags (Chesterfield, source

inépuisable!) et de commentaires acerbes (intarissable Blutch!), évitant encore fort habilement les platitudes déjà empruntées. Qui plus est, il a le dessinateur idéal pour ses troupes de morts en suris et leurs brutes galonnées. Willy Lambil, tel feu Morris, a le trait aussi sûr à 71 ans qu'à 30, alliant rondeur et souplesse à une fabuleuse palette de mimiques. Quand c'est de ce niveau-là, le dessin le plus traditionnel est bienvenu. Et *Les Tuniques bleues*, demandez à Manu Larcenet, l'as irascible de la bédé

d'aujourd'hui (un fan avoué), ce n'est rien de moins que du grand art populaire.

Collaborateur du Devoir

STARK SOUS TOUTES LES COUTURES LES TUNIKES BLEUES - N° 51

Raoul Cauvin et Willy Lambil
Dupuis
Marcinelle, 2007, 44 planches

Dessin de Willy Lambil pour *Stark sous toutes les coutures*

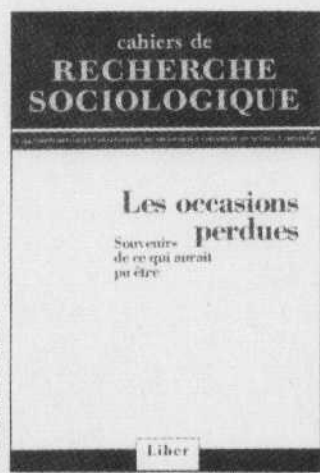
SOURCE DUPUIS

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Cahiers de recherche sociologique n° 44

Les occasions perdues
Souvenirs de ce qui aurait pu être



168 pages, 20 dollars

COLLABORATEURS

Delphine Abadie, Alain Deneault, François Dosse,
Nicolas Goyer, Kevin Hébert, Louis Jacob, Emily Keightley,
Hervé-Pierre Lambert, Jean-François Lepage,
Michael Pickering, Marie-Blanche Tahon

Agenda littéraire

Octobre 2007

30 ans
UNEQ

Union des écrivains et des écrivaines québécois



JEUDI 18 OCTOBRE, 19 h 30
DES OUVRAGES ET DES GUIDES

Fleurs savantes
Voir et découvrir des fleurs, communes ou rares,
et apprendre leur message
AVEC l'auteure et herboriste **Anny Schneider**



JEUDI 25 OCTOBRE, 19 h 30
LAURÉATS ET FINALISTES

La poésie
Une rencontre conviviale avec des lauréats
et des finalistes de différents prix littéraires
AVEC **François Hébert, Rosalie Lessard**
ET **Jean-François Poupart**

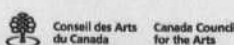


MARDI 30 OCTOBRE, 17 h 30
CHOISIR LA CRÉATION LITTÉRAIRE
À L'UNIVERSITÉ : POURQUOI ?

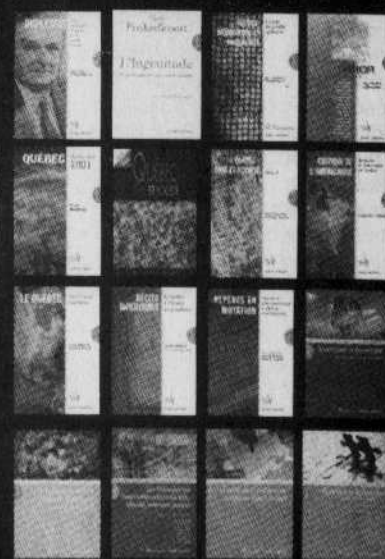
Table ronde animée par **Stanley Péan**
AVEC **Michelle Allen**, écrivaine
Marie-Pascale Huglo, professeure, Université de Montréal
LES ÉTUDIANTES
Ive Cartier, Université Concordia
Floriane Lefèvre, Université de Montréal
Marie Markovic, Université McGill
Geneviève Gravel-Renaud, Université du Québec à Montréal

Maison des écrivains
3492, avenue Laval ☎ Sherbrooke
Entrée gratuite. Renseignements et réservation
obligatoire au 514 849.8540

www.uneq.qc.ca

Félicitations à
Alain G. Gagnon

LAURÉAT DU PRIX MARCEL-VINCENT
remis par l'Association francophone pour le savoir.

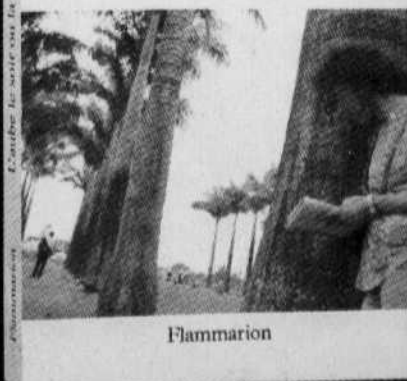


Aux Éditions Québec Amérique, en collaboration avec la Chaire de recherche du Canada en Études québécoises et canadiennes, Alain G. Gagnon dirige la collection « Débats », consacrée à des ouvrages faisant état des grands enjeux culturels, politiques et sociaux au Québec.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

Flammarion

YASMINA REZA

L'aube le soir
ou la nuit

Portrait d'un homme parti à la conquête du pouvoir



« Ils jouent gros.
C'est ce qui
me touche.
Ils jouent gros.
Ils sont à la fois le joueur
et la mise. Ils ont mis
eux-mêmes sur le tapis.
Ils ne jouent pas leur existence, mais,
plus grave, l'idée qu'ils s'en sont faite. »

« Sarkozy, l'obsession de plaire minute par minute. »
Stefano Montefiori - *Corriere della Sera*

« Belle formule littéraire qui adoucit le cynisme unanimement
cultivé à l'endroit des politiciens en humanisant le regard. »
Josée Blanchette - *Le Devoir*

« A déguster lentement, ligne à ligne... »
Franck Nouchi - *Le Monde*

« Un livre allusif, en quelque sorte, sur la quête du pouvoir. »
Louis-Bernard Robitaille - *La Presse*

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le vert pédagogique et modéré de François Cardinal



Louis Cornélius

Les politiciens en mal de popularité et de pertinence devraient lire *Le Mythe du Québec vert*, du journaliste François Cardinal, anciennement du *Devoir* et maintenant à *La Presse*. Ils y trouveront, en vue des prochaines élections, des idées vertes qui brillent par leur clarté et leur modération.

Tous les citoyens, d'ailleurs, gagneront à lire cet ouvrage instructif et mobilisateur. Ils y apprendront, en effet, que leurs bottines, comme on dit, ne suivent pas toujours leurs babines, c'est-à-dire que leur profession de foi écologiste n'est pas souvent suivie de comportements à l'avenant. Que ceux et celles qui souffrent d'«écologiste», selon la formule du biologiste Jean Lemire, qui désigne ainsi les blasés du discours vert, se rassurent. Refusant les étiquettes d'«écologiste» ou de «militant», Cardinal critique l'alarmisme, qui ne mène qu'à l'inaction, et le préchi-précha. Son objectif se veut constructif et invitant. Il s'agit, pour lui, de «favoriser une compréhension franche et objective de notre impact à nous tous, Québécois, sur l'environnement» et d'en tirer les conclusions qui s'imposent.

Contrairement à Stephen Harper qui tergiverse en matière environnementale, nous nous croyons très verts et, en ce sens aussi, distincts du reste de l'Amérique du Nord. Pourtant, nous apprend Cardinal, le Québec pro-Kyoto produit de plus en plus de gaz à effet de serre, consomme plus d'énergie fossile que jamais, ne protège que 4,8 % des terres de la province «alors que la moyenne dans le monde est d'environ 12 %», consomme plus d'eau que les autres provinces canadiennes et son ministère de l'Environnement «est le parent pauvre de l'État».

En matière de production de déchets, les Québécois sont les «champions canadiens» avec 466 kg par année. Quatre-vingt-sept pour cent d'entre eux disent recycler, mais une analyse sérieuse de la situation fait ressortir que moins du quart des déchets sont recyclés. Neuf bouteilles d'eau sur dix, par exemple, se retrouvent au dépotoir. La moitié des 147 millions de bouteilles de vin vendues au Québec suivent le même chemin. Seulement 6 % des matières organiques sont récupérées. Le reste

contribue fortement à la contamination des lieux d'enfouissement.

«Le problème, indique pourtant Cardinal, ce ne sont pas les déchets, mais bien notre façon de les gérer, de les enfouir comme si nous voulions balayer le problème sous le tapis.» La Suède, par exemple, fait rouler des trains avec des visières de vache. Ici, «les citoyens sont laissés à eux-mêmes» et ne savent pas trop comment s'y prendre pour bien recycler. Il faudrait mieux les guider dans cette mission. Deux autres solutions sont avancées par le journaliste: la collecte municipale des déchets organiques (puisque le compostage domestique est inefficace) et la tarification des sacs d'ordures.

Rouler vert: rouler moins

Notre supposée fibre écologique s'exprime-t-elle plus concrètement dans le secteur du transport? Depuis vingt ans, le parc automobile a augmenté de 60 % et le kilométrage parcouru, de 20 %. L'achat de camions légers (ou VUS) à la cote et le prix de l'essence est sans effet sur nos comportements. Selon un sondage mené en 2005, neuf répondants sur dix (c'est fou) «se disent prêts à rouler longtemps, jusqu'à 30 minutes, pour bénéficier d'un rabais de 20 cents le litre». Les automobilistes de bonne foi qui veulent passer aux transports en commun en sont souvent découragés par leur manque de souplesse. Le vélo? Les infrastructures adéquates tardent à venir. Pendant ce temps, les Québécois au volant restent de glace devant les avertissements de smog.

À ce chapitre, Québec et Ottawa sont à blâmer pour leur manque de soutien aux transports en commun. La loi sur le virage à droite au feu rouge ne donne que des gains énergétiques insignifiants, la production d'éthanol entraîne plus d'effets pervers que de bénéfices et le prolongement par un pont de l'autoroute 25 contribuera à l'effet de serre.

Dans ce contexte, Cardinal propose deux solutions. La première, qui repose sur le volontariat, est le «cocktail transports» et consiste à alterner, dans la mesure du possible, entre l'auto, le bus, le vélo et la marche. Petit gain. La seconde, plus structurante mais plus contraignante, consiste à «faire payer les automobilistes au prorata de la distance parcourue chaque année», à l'heure de renouveler leur immatriculation et leur police d'assurance. Bizarrement, Cardinal omet de se pencher sur le lourd bilan énergétique des voyages de plaisance en avion et de souligner que, s'ils excitent la jeunesse, divertissent les baby-boomers et réchauffent les snowbirds, ils font aussi vieillir la planète. Il est vrai que cette vérité n'est pas bonne à dire chez les bobos...



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Les automobilistes de bonne foi qui veulent passer aux transports en commun en sont souvent découragés par leur manque de souplesse.

Notre bilan énergétique n'est pas reluisant non plus. «Si le Québec était un pays, écrit Cardinal, il serait le troisième plus énergivore au monde, par habitant, après les États-Unis et le Canada [...]» L'apparition de sources d'énergie non polluantes n'y change rien puisqu'il «s'agit de répondre à notre glotonnerie croissante et non de remplacer des sources d'énergie polluantes». Que faire, alors? Relancer les programmes d'efficacité énergétique, remettre en question le développement économique basé sur des secteurs très gourmands (l'aluminium) et hausser les tarifs d'électricité, de même qu'exporter notre énergie propre. Ces deux dernières solutions, qui méritent réflexion, restent à étoffer dans un souci de justice sociale.

Des spectateurs passifs

Les Québécois se disent conscients des changements climatiques et du rôle de l'homme dans cette inquiétante évolution. Pourtant, ils ne semblent pas vraiment y croire. Habités aux écarts de température et à «un contexte d'abondance» sur le plan environnemental, ils perçoivent, au fond, la menace comme «vague, incertaine, éloignée dans le temps» et craignent peut-être, en prenant le virage vert, «de voir disparaître les gains chèrement acquis depuis la Grande Noirceur» en matière de niveau de vie. Ils se comportent donc comme un «spectateur passif» qui assiste à un crime violent sans intervenir, conforté par l'inaction du groupe.

C'est donc un problème à surmonter de toute urgence puisqu'une «action individuelle attend le feu vert de l'action collective pour se matérialiser», compte tenu que «personne ne veut être seul à faire des efforts, à agir pour une cause commune». Les gouvernements et les partis politiques, bien timides à cet égard, ont donc le devoir de

sonner la charge en proposant des mesures contraignantes. Les écologistes, quant à eux, doivent éviter le piège du radicalisme stérile et de l'alarmisme démobilisateur. Le pragmatisme, pour eux, est de mise. Enfin, tous doivent contribuer à un effort d'éducation collective sans lequel le virage vert ne restera qu'un discours.

Témoinant d'un beau souci pédagogique, l'essai de François Cardinal, qui allie la modération à la détermination, montre que le défi écologique est à la mesure des Québécois de bonne volonté.

louisco@sympatico.ca

LE MYTHE
DU QUÉBEC VERT
François Cardinal
Voix parallèles
Montréal, 2007, 208 pages

SPIRITUALITÉ

La main de saint Augustin

DAVID DORAIS

En novembre 2005, Gérard Depardieu faisait la lecture publique d'extraits des *Confessions* de saint Augustin à la basilique Notre-Dame. Fait moins connu, il se trouvait en ces lieux à l'instigation de Louis-André Richard, professeur de philosophie au cégep de Sainte-Foy et chargé de cours à la faculté de philosophie de l'Université Laval. Question de prolonger cette rencontre entre le public québécois et Augustin, Louis-André Richard fait paraître un florilège des *Confessions*. Le livre, en plus de proposer les passages les plus connus de l'œuvre, offre un texte de présentation pour chacun des extraits et se complète d'une biographie commentée de la vie d'Augustin.

Les *Confessions* représentent une grande biographie intellectuelle et spirituelle, en plus d'avoir eu une influence déterminante sur la pensée religieuse occidentale. Augustin a écrit l'ouvrage à 43 ans, alors qu'il était évêque d'Hippone. Son but était de scruter son existence pour montrer comment il en était venu à découvrir Dieu. La réflexion sur le péché est particulièrement vivace dans les premiers livres, par exemple dans l'épisode du vol des poires: Augustin était allé en promenade et, passant près d'un verger, il a volé quelques poires. Pourquoi? se demande-t-il. Ces poires n'étaient pas appétissantes et il n'avait même pas faim. Alors? Augustin doit conclure qu'il a fait le mal par pur plaisir, par attrait de l'interdit.

Les derniers livres des *Confes-*

sions développent de longues réflexions philosophiques, dont celle sur le temps. Le prologue en est cette phrase fameuse, avec d'ignorance représentant le seuil de toute interrogation philosophique: «Qu'est-ce donc que le temps? Si personne ne m'interroge, je le sais; si je veux répondre à cette question, je l'ignore.» Au fil de ses méditations, Augustin découvre que le temps n'a pas de réalité: il est fait du passé (qui n'est plus), du futur (qui n'est pas encore) et du présent (instant insaisissable). La seule réalité temporelle est l'éternité, qui appartient à Dieu.

Les *Confessions* représentent une grande biographie intellectuelle et spirituelle

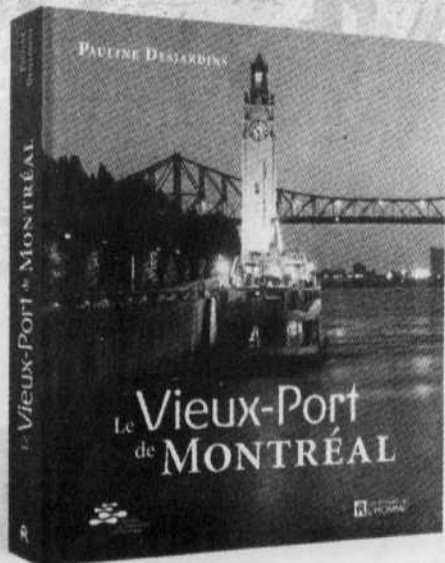
Malgré l'intérêt suscité par les propos d'Augustin, on hésite toujours à le suivre totalement. De la même manière que Valéry disait voir partout «la main de Pascal» dans les *Pensées* et rechigner à se laisser prendre au piège de son argumentation apologetique, on sent toujours dans les *Confessions* «la main d'Augustin» qui cherche à nous entraîner par cent détours vers le dieu des chrétiens. Cette main tendue sera séduisante pour ceux qui ont engagé une démarche spirituelle, mais elle pourra provoquer de la méfiance chez les autres. Pourtant, il ne faudrait pas, pour si peu, passer outre une œuvre aussi fondamentale, avec laquelle ce florilège offre un contact stimulant.

Collaborateur du *Devoir*

AUGUSTIN, FLORILÈGE
DES CONFESIONS

Texte établi, présenté et commenté par Louis-André Richard
Presses de l'Université Laval
Québec, 2007, 146 pages

REDÉCOUVREZ LE QUÉBEC!



Le Vieux-Port de Montréal

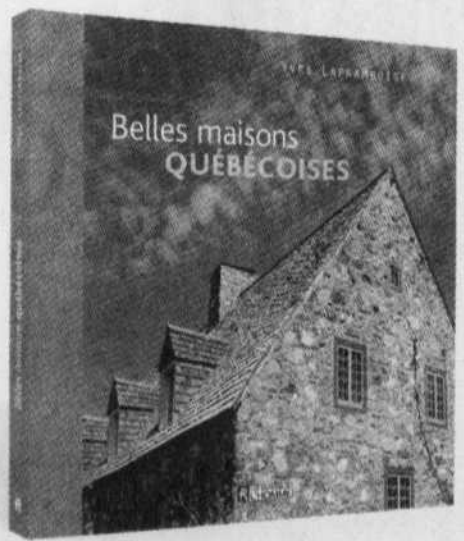
Chaque année, le Vieux-Port de Montréal accueille des millions de personnes désireuses de profiter du fleuve et des nombreuses activités qui y sont proposées. Mais connaissons-nous vraiment ce site exceptionnel? Un ouvrage indispensable pour ceux et celles qui aiment découvrir les dimensions insoupçonnées d'un paysage. Bienvenue à bord d'un Vieux-Port... à explorer!

Belles maisons québécoises

Ces maisons magnifiques peuvent servir d'inspiration à ceux qui voudraient en acquérir une et la restaurer. Et, pour ceux qui ne souhaitent que les admirer, l'ouvrage propose des promenades dans le temps, dans de vieux coins de pays encore riches d'histoire et d'architecture.



LES ÉDITIONS DE
L'HOMME
www.edhomme.com



Les librairies
indépendantes
du Québec

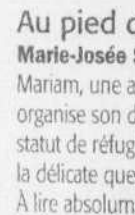
Les conseils de vos libraires indépendants



L'île des pas perdus

Bertrand Gervais, *XYZ*, 177 p., 23\$

Une fillette de 11 ans, en fugue avec des squatters de Montréal, fera le deuil de son enfance en prenant conscience d'événements enfouis profondément dans sa mémoire. Une fiction créée par son père pour bercer son enfance prendra alors son sens réel, et lui permettra de débiter pleinement sa marche vers l'âge adulte. Un livre touchant, un univers fantastique!
Serge Poulin, Librairie Carcajou, Rosemère



Au pied du baobab

Marie-Josée Soucy, Éditions Pierre Tisseyre, 232 p., 12,95\$

Mariam, une adolescente malienne, doit quitter son pays suite au décès de son père. Sa mère organise son départ pour Montréal, où un ami de la famille pourra l'aider. Elle devra demander un statut de réfugiée et s'adapter à une nouvelle vie, non sans peine. Un roman émouvant, qui aborde la délicate question de l'émigration et propose en annexe un dossier sur le Mali et sur l'excision.
À lire absolument! À partir de 10 ans.
Mariane Côté, Galerie du livre, Val-d'Or



Sous l'arbre à palabres, mon grand-père disait...

Boucar Diouf, *Les Intouchables*, 224 p., 16,95\$

Du Sénégal au Québec, d'océanographe à artiste québécois respecté, Boucar Diouf dévoile un récit de vie hilarant. Sans préjugés, mais avec une acuité morale redoutable, il nous livre sa perception de l'Afrique moderne et du Québec d'aujourd'hui, ses deux terres d'accueil. Un parcours coloré qui saura certainement vous divertir. Bons rires!
Cynthia Painchaud, Librairie Mosaïque, Repentigny



Léon, Coco et Mulligan

Christian Mistral, *Boréal*, 145 p., 17,95\$

Le Carré St-Louis et la rue Prince-Arthur, dans le Montréal des années 80, forment le décor de ce récit un brin nostalgique, duquel émane un véritable culte voué aux livres, à la littérature et à la poésie. Coco et Léon, personnages marginaux, stimulent l'imagination et la curiosité du lecteur et l'invitent à découvrir Mulligan. Un vrai plaisir.
Danielle Cusson, Librairie Larico, Chambly



Chroniques du lézard

Maya Ombasi, *Marchand de feuilles*, 120 p., 15,95\$

L'auteure, originaire de Bosnie, est tombée amoureuse de Cuba lorsqu'elle a découvert cette île, et cela se ressent bien dans ce délicieux petit livre composé de sept récits poétiques, touchants et dont le personnage principal est la mer. Pauvreté, deuil, bordels et cigares en composent la toile de fond, sans jamais tomber dans le cliché. Une nouvelle voix à découvrir.
Manon Trépanier, Librairie Alire, Longueuil

Une présentation des librairies indépendantes suivantes:



LIBRAIRIE CARCAJOU

LA GALERIE DU LIVRE INC.
(Librairie agréée)

Les librairies indépendantes du Québec (les LIQ) publient:

le libraire

Bimestriel littéraire gratuit et

www.lelibraire.org

Portail du livre au Québec

La rentrée... prise deux

Gilles Archambault Les 50 ans des
Pedro Juan Gutiérrez éditions Leméac
Jean-François Rioux
François Cardinal

Le RELI

un an après

Libraire d'un jour

Jacques Poulin



Patrice Caron
Carole Héroux